2me Année. — N° 51. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 22 Juin 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8 »
Amérique, Brésil	15	8 »
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. laligne.

Vente au numéro, à Paris AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

Sommaire du n° 51 de l'Avenir

AVIS — *Communications médianimiques* : La Vie ; la Mort : Médium Mme Costel. — Correspondance spirite, lettre de M. Guipon, de Bordeaux. — Albéric Second et le Spiritisme (extrait du *Grand Journal*). — Apparition du capitaine Speke, traduit du *Spiritual Tims* de Londres, par M. J. Mitchell. — Pensées spirites, par Alexandre Delanne. — L'Esprit parleur de la famille X***, précédé d'une lettre de M. Prince. — Feuilleton : Suite du Salon, par un Esprit du quinzième siècle.

AVIS

L'accueil que notre feuille a reçu du public spirite, nous permet de réduire à 9 fr. pour la France le prix de nos abonnements annuels à partir du 1er juillet prochain, mais attendu les frais considérables que nous avons à supporter pour l'affranchissement à l'étranger (15, 10 et 8 *centimes par numéro*), nos prix sont maintenus pour nos abonnés hors de France.

MM. les abonnés, dont l'abonnement expire le 30 juin prochain, sont priés de le renouveler le plus promptement possible, en adressant un mandat sur la poste ou sur Paris, *à l'ordre du directeur de* L'AVENIR, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception du journal.

Paris, le 22 Juin 1865

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

Médium : Mme COSTEL.

I

La Vie.

Ma fille, les médecins restreignent la vie aux effets physiques, et la disent terminée, lorsque le sang refroidi ne circule plus. Les prêtres proclament son éternelle immobilité dans les lieux de châtiment ou de récompense. Les philosophes recherchent la quintessence de son origine, et oublient d'étudier sa perpétuité. La vie est maudite par la souffrance, dédaignée par la folie, et elle n'est guère aimée que par les matérialistes et les indifférents qui la réduisent à l'heure présente. Je vous le dis en vérité, la vie est *une* sur la terre et dans les cieux, son unité persiste à travers les migrations et la mort ne la brise pas plus que la nuit n'éteint le jour. La vie c'est la manifestation de l'amour et l'amour est celle de *Dieu* lui-même. Jésus fut envoyé pour exprimer la vie sous son triple aspect : L'action, l'amour et la réincarnation ; penchez-vous sur ce divin exemple. Etudiez-le sans cesse, car il résout tous les problèmes, dévoile tous les mystères et éclaircit tous les doutes. La vie appartient à l'infinité comme à la suprême élévation. Egalitaire merveilleuse, elle nivelle toutes les profondes différences de races et de sphères. La vie est le souffle de Dieu, il est et nous sommes. Adorez-la, comme l'expression directe de votre créateur, et lorsque lâches et débiles vous maudissez les douleurs qui vous façonnent à l'éternité, lorsque vous implorez la fin de vos épreuves, vous commettez le forfait de l'impiété, et fils de lumière, vous devenez enfant des ténèbres. Vos vœux ne peuvent pas plus resserrer la vie dans les étroites limites terrestres, que votre main ne peut contenir l'Océan.

Adorez donc cette vie infinie qui porte vers Dieu les justes, les coupables, les repentants et ouvre à tous l'accès des cieux triomphants.

II

La Mort.

Ma fille, la mort semble l'antithèse de la vie, quoiqu'elle en porte les vigoureuses semences. La mort anéantit des organes partiels, qui, lorsqu'ils cessent de fonctionner, demeurent inertes et passifs, comme des machines privées de leur moteur. L'appareil organique est le grossier rudiment de la perfection future, il est bien comme un moule provisoire, parce que la loi de progression le conduit au déclin matériel.

La mort corporelle est la maturité de la vie terrestre, arrivée à ce terme, l'âme éclate et jaillit de son enveloppe, comme la séve jaillit de l'écorce. La mort est donc à la fois un déclin et une aurore, elle a la gravité du renoncement, et la joie émue de l'espérance. La mort est puissante et sa vigoureuse maternité engendre les Esprits à la lumière, il faudrait l'appeler *Mater* et la représenter portant suspendue à ses puissantes mamelles, l'éphémère humanité affamée du lait de la vie. Dans la pensée comme dans les arts, il faut supprimer la tradition surannée qui la montre famélique et terrible. Couronnez sa beauté suprême, et voyez-la, non plus sous les traits de la vieillesse décrépite, mais radieuse de l'immortelle vie, ouvrant les sphères et remplaçant les angoisses terrestres par la nette perception du vrai et du beau. Aimez la vie, aimez la mort, où plutôt ne les séparez plus dans votre amour, car elles sont étroitement unies, l'une développe ce que l'autre prépare.

Je vous le dis en vérité, Jésus a glorifié la mort. En montrant le néant des choses terrestres, le Spiritisme a pour mission d'expliquer le vrai sens des actes du Sauveur, et de faire comprendre leur admirable concordance avec la doctrine qu'il enseigne, l'humanité est en marche, et nous devons l'aiguillonner, non par de vaines théories, mais par l'énergique application de la morale prêchée par l'*envoyé*, nous devons pousser les hommes au progrès comme le cavalier pousse son cheval au fort de la mêlée.

LAZARE.

FEUILLETON DE L'AVENIR

CRITIQUE DU SALON DE 1865

par un Esprit du XVe siècle

Le Grand Salon.

MM. DUVEAU, — BIN, — SCHRAYER, — PROTAIS, — BELLANGÉ, — COROT, — LECOINTE, — G. LAURENS, — GÉRÔME, — SMITH, — L. LELOIR, — MAGAUD, — LAZERGES, — ROBERT FLEURY, — GUDIN, ISABEY, — MONGINOT, — MATEJKO.

M. Louis Duveau a peint un *Persée* délivrant Andromède. Cette composition rococo et dans le style de Natoire, demandait au moins une coloration chaude, décorative comme celle de nos vieux maîtres français. M. Louis Duveau n'a fait qu'exécuter une toile qui a la pâleur mate des toiles de théâtre. Le style et la forme n'en sont pas assez élevés pour suivre aussi fortement la décoloration voulue de certains grands maîtres dessinateurs. L'Andromède de M. Duveau est très-habilement peinte, on se rappelle en voyant ce tableau la forte éducation de cet artiste.

M. Bin, un décorateur, a fait dans le même ton mat et dans la même décoloration un Léotard qui pratique une voltige insensée; c'est encore un Persée délivrant Andromède; mais cette fois dans l'action même du drame. L'Andromède, maigre, étirée, fait un dernier effort pour échapper au monstre. Cette œuvre plate, prétentieuse, d'un style déplorable, est pourtant un des exemples de la grande peinture au salon de 1865.

La toile de M. Shrayer représentant une batterie d'artillerie au galop au moment où elle essuie le feu ennemi, avec ses cavaliers et ses chevaux atteints, mourants et roulés à terre, est un des bons tableaux de bataille. L'entrain de cette composition nous fait regretter que l'exécution en soit si molle, si peu nerveuse. Au premier coup d'œil on est saisi par l'animation du sujet, mais peu à peu on reconnaît l'insuffisance du dessin et l'habileté à la place du savoir. Involontairement le souvenir de Géricault, de Gros, de Raffet, nous occupait et nous pensions à leur lyrisme perdu.

Puisque nous en sommes aux soldats français, parlons de ceux de M. Protais, son tableau intitulé : *Retour des Vainqueurs* est à notre avis une de ses toiles les plus remarquables.

Je fais abstraction ici de l'effet et de la couleur ; le sentiment en est plus fier, plus militaire, moins romanesque, aussi a-t-il beaucoup moins de succès que les autres années. Ces variations dans l'opinion ne doivent pas décourager les artistes, seulement comme M. Protais se montre plus vigoureux que l'année dernière, on s'étonne et l'on admire moins.

Des bataillons modernes nous passons avec M. Bellangé dans le sombre ravin de Waterloo que les cuirassiers de Milhaud franchissent pour tomber sur les carrés anglais. Qu'on lise ces détails épiques dans le récit de Victor Hugo, dans Erckman-Chatrian et dans M. Thiers; quel thème admirable pour le pinceau d'un Géricault, l'Iliade moderne est là tout entière presque fabuleuse d'héroïsme, pour les siècles futurs.

M. Bellangé dont l'immense talent est si connu a rapetissé le drame. Le tableau est bien composé, mais il semble dans l'exécution et dans l'arrangement que le peintre ait exécuté cette charge formidable avec le même entrain que les combats brillants que nous connaissons tous de lui.

L'action de cette scène n'est pas plus terrible que les autres, et le sentiment épique manque absolument.

La charge de Waterloo est digne cependant d'un tableau d'histoire.

Après les horreurs du carnage reposons un peu notre vue sur les poésies de M. Corot. Son soleil est doux et tiède à travers la pénombre des buissons, quelques frémissements dans les branches, quelques feuilles qui tombent ; l'eau calme et dormante avec les reflets d'un ciel turquoise et quelques nuages blancs ; le repos partout et l'harmonie du silence ; voilà la poésie de M. Corot. Ses deux tableaux ravissent les yeux et nous séduisent par leur charme et leur adoration constante de la nature.

Presque à côté d'une de ses œuvres, M. Lecointre, un prix de Rome, en paysage, a exposé un tableau intitulé : « *Près de la mer* », la distinction de ce tableau, la suavité de l'exécution sont très-remarquables et le contraste des végétations et de la mer qu'on aperçoit éclairée par le soleil donne à ce motif beaucoup de caractère et d'originalité.

Le grand nombre de noms nous empêche de les citer tous. Nous allons parler cependant des toiles les plus importantes du grand salon.

CORRESPONDANCE SPIRITE

Bordeaux 2 juin, 1865.

Mon cher monsieur d'Ambel,

Le numéro 45 de l'avenir, du 11 mai 1865, donne à la quatrième page, une communication en deux chapitres sur le *Spiritisme*.

Nombre de personnes ayant lu ce numéro, et toutes étant d'accord pour reconnaître le bien fondé et l'exactitude des déclarations de l'Esprit qui a signé *George*, veuillez me permettre, cher monsieur, de venir vous exprimer les pensées et les réflexions qui nous ont été suggérées, surtout par la première partie de cette communication.

Oui, les sectaires d'une idée nouvelle, après avoir traversé les phases d'un ardent néophysme, subissent presque à coup sûr une réaction qui les plonge soit dans l'indifférence, le dénigrement, ou les puériles curiosités. Cet état étant le nôtre actuellement, nous reconnaissons que les Esprits ont en ce moment la difficile mission de *ramener* les spirites vers l'étude *sensée et réfléchie* de la doctrine qu'ils professent.

Mais où l'Esprit de George met le plus véritablement le doigt sur la cause de ce mal, c'est lorsqu'il dit que le Spiritisme est entravé dans son progrès réel par *la routine des lieux communs qui ont déjà force de loi, et créent une sorte d'orthodoxie très-inférieure à la grandeur de l'idée spiritualiste.* Cet Esprit est d'autant plus dans le vrai, que, malgré que l'on dise toujours que le progrès n'a pas de limites; que le Spiritisme n'est pas une religion; que nul ne peut prétendre à l'infaillibilité; que les enseignements donnés par les Esprits ne peuvent être toujours l'expression parfaite de la vérité, mais seulement d'une manière relative à notre avancement moral; il n'en est pas moins vrai aussi que, venant à peine de comprendre notre naissance et notre être, nous ne voulons que trop déjà que *nul* puisse contrecarrer ou contredire ce que nous avançons. Pourtant, arrêter les contradictions et les discussions loyales et sages, qui peuvent seules nous donner et faire connaître la lumière, c'est dire : le progrès est arrivé à son terme et il *n'est pas sans limites*; et, comme conséquences donner un orgueilleux démenti à l'Esprit George, qui a dit : *il n'y a pas de limites.* (C'est, du reste, ce que disent nos principes).

Non, le Spiritisme ne peut être une religion, dans le sens actuel du mot, et nul ne peut prétendre à l'infaillibilité. Il n'en est pas moins vrai, et c'est là aussi qu'est le mal, c'est que quelques-uns de nos frères; dans un but que je ne désire pas connaître, cherchent, non-seulement à vouloir toujours être les premiers lorsque la dernière place est la plus honorable, mais encore à vouloir trop dogmatiser le Spiritisme, en prétendant imposer comme *loi* absolue et indiscutable ce qu'ils reçoivent ou croient recevoir des bons Esprits. Réglementer le Spiritisme, est sortir du cercle qu'il nous trace naturellement. Imposer ses convictions ou ses communications, ne peut être le fait d'un Esprit réellement supérieur, mais orgueilleux, et pourtant ! ! combien n'y en a-t-il pas ?

L'Esprit *George* a donc raison lorsqu'il dit : *Le Spiritisme ne peut être comprimé par aucune limite, il dépasse la conception des plus vastes intelligences*, etc. Malheureusement encore, nous en avons connus qui ont toujours cru être à mille coudées au-dessus des plus savantes éruditions, et qui n'ont amené autour d'eux, comme dans la masse, qu'indifférence chez les uns et abandon momentané chez les autres, pour les études qui plaisaient précédemment, et cela, parce qu'ils ne trouvaient plus, au lieu de travaux sérieux qu'ils devaient espérer et désiraient, que dénigrement ou attaques sourdes et secrètes très-dangereuses ne pouvant être combattues.

La vérité est dure à dire lorsqu'elle nous concerne; mais *l'Avenir, moniteur du Spiritisme*, ne peut la mettre en oubli, car elle doit être un jour le flambeau du règne fraternel ; le spirite véritable ne pouvant agir contrairement aux principes de la vérité et de l'abnégation, il est clair que toute autre conduite devant forcément avoir un but secret, souvent trop longtemps caché sans être dévoilé, il en résulte que l'égoïsme et l'orgueil, la prétention à l'infaillibilité ou à l'omnipotence autocratique, peuvent, avec des Esprits *incarnés*, faux savants et méchants, faire naître au moyen de mines sourdes et de calomnies adroitement lancées, non-seulement l'indifférence, mais presque l'abandon de nos croyances et travaux; c'est ce que nous avons tous vu et vu partout et qui donnera longtemps encore beaucoup de peine pour un retour complet et pour que la dernière trace d'un passage néfaste soit effacée.

Nous déclarons aussi être de l'avis de l'Esprit *George*, lorsqu'il dit qu'une autre cause d'arrêt pour le Spiritisme est la routine des lieux communs qui ont déjà force de *loi*. Oui, cette routine existe pour le plus grand nombre, car il a été assez fait et dit pour l'acceptation de cette *loi*. Mais pourquoi existe-t-elle ? C'est que les premiers organes de nos croyances n'étaient pas libres; qu'ils se seraient bien gardés de discuter ou penser autrement que ne le voulait cette routine. Ils tâtonnaient enfin, car la certitude leur manquait. La libre et loyale discussion commençant seulement à entrer en lice, fera peut-être un peu de bien en élargissant le cercle des études et en n'éliminant plus rien, tous les genres de manifestations pouvant et devant être utiles et ayant leurs médiums spéciaux.

L'Esprit *George* a encore raison lorsqu'il dit que, sans être le moins du monde désespéré, l'état présent du Spiritisme n'en est pas moins mauvais. Oh! oui, il est mauvais, mauvais partout, à Paris comme à Toulouse, à Lyon comme à Bordeaux, au nord comme au midi; en avant comme en arrière, dissolution des Sociétés, dissolutions de nos organes. Pourtant encore partout et dans tous les lieux, les hommes travaillent isolément ou en toutes petites réunions. La propagation active est endormie pour le moment, mais l'idée veille toujours dans le sanctuaire intime de chaque homme, jusqu'au jour où, comme le dit fort bien le même Esprit, auront disparu les empiriques qui saignent à blanc le Spiritisme, sous prétexte de le fortifier. Il se lèvera alors plus radieux et brillant que jamais, et les spéculateurs intéressés verront leur règne terminé, à moins qu'ils ne se décident à mettre véritablement en pratique l'amour et la charité, et non à s'en servir toujours comme d'un heureux manteau permettant de noircir impunément les réputations les plus blanches, ou comme de mine inépuisable.

. . . .

Une autre grande vérité est encore dite par l'Esprit *George*, c'est le Spiritisme *propagé* par de *patientes médiocrités*.

Ah! il sait bien, cet Esprit, que si quelques trop rares hautes intelligences mettent dehors les meilleurs voiles du navire spirite, ce ne sont pas précisément elles qui font seules du prosélytisme réel; la classe moyenne et la classe ouvrière, voilà où l'on travaille à faire des prosélytes; c'est parmi les adeptes de ces deux classes que l'on trouve réellement des propagateurs, des missionnaires! Ce sont ces hommes d'humble position, qui, une fois qu'ils sont initiés aux grandes vérités qu'enseigne notre doctrine, *vont* de maison en maison, de bureau en bureau, d'atelier en atelier, pour parler Spiritisme et décider à des essais de médiumnité. L'ouvrier et l'employé craignent moins de parler de nos principes et de *faire rire d'eux* que les hommes du monde et de la haute société. Et voilà pourquoi l'Esprit *George* a raison de dire : propagé par de patientes médiocrités.

En rendant à *César* le tribut qui lui est dû, je ne veux pas dire que de célèbres intelligences ne font pas tout ce qui dépend de leur bonne volonté; mais, avec le scepticisme de notre époque et les exigences d'un monde railleur, nous comprenons la position difficile et délicate de nos principaux écrivains. Un jour viendra (bientôt peut-être !) qui trouvera en tout et pour tout, à la tête du Spiritisme, une nuée d'intelligences diverses mais d'élite. Ce sera alors le début véritablement glorieux et efficace des principes de l'amour et de la charité.

Veuillez agréer, cher directeur, l'assurance de mes sentiments fraternels, votre humble serviteur et frère en Dieu. GUIPON.

119, rue de Bègles.

Nous venons de recevoir le 2e numéro de *la Luce*, revue spirite mensuelle de Bologne, le 17e numéro de la *Gazetta magnetico-scientifico-spiritistica*, journal bimensuel, également de Bologne, et plusieurs numéros du *Spiritual Times*, de Londres. Nous préparons une monographie de la *Presse spirite et spiritualiste*, dans laquelle nous donnons notre appréciation sincère et fraternelle sur chacun de ses organes. A. D'A.

M. G. Laurens nous montre le crépuscule en Orient ; les terrasses des habitations de Téhéran.

La composition est d'une perspective très-originale ; la tonalité générale douce et colorée à la fois est pleine d'harmonie. C'est une des œuvres orientales les mieux comprises et les mieux peintes.

En fait de types exotiques, M. Gerôme a peint les ambassadeurs Siamois. C'est un sujet dont nous avons dit deux mots dans l'introduction et nous répétons que ce n'est pas de la peinture.

En effet il y a des grandes toiles qui sont petites par leur donnée, entre autres celle de M. Smith, intitulé : *Roma*. Rien de plus insignifiant et de moins artistique sous tous les rapports.

M. L. Leloir a eu médaille l'année dernière, il aurait dû l'avoir cette année pour son tableau de la *Lutte de l'Ange et de Jacob*.

M. L. Leloir n'a pas eu peur de la prodigieuse compréhension de ce sujet par E. Delacroix. Son tableau où tout est donné aux figures est noir, les modèles quoique vigoureux sont immobiles, tant leur valeur et leur contraste sont peu observés; néanmoins il y a là un souffle d'artiste et sans oser le comparer à celui de Michel-Ange, nous dirons simplement que cette peinture nous rappelle beaucoup le sentiment d'exécution de Sigalon dans son *Saint-Jérome*.

Comme tableaux de style nous pouvons citer *Saint-Paul*, à Athènes, par M. Magaud, et le *Christ aux Oliviers*, de M. Lazerges.

M. Robert-Fleury a fait un portrait de M. Devinch d'une grande vigueur. Il est à regretter dans l'œuvre générale de cet artiste que le procédé joue un si grand rôle ; M. Robert-Fleury a rarement montré des qualités de franchise et de souplesse dans sa peinture.

M. Gudin a fait une marine par trop officielle et par trop dans le goût anglais ; les reflets se croisent et s'entrecroisent; M. Gudin a oublié son talent et nous ne retrouvons guère l'ancien peintre de marine au Salon.

M. Isabey a une pochade dans le grand salon, c'est l'*Intérieur d'un alchimiste*, un tableau de la rue Laffitte et pas autre chose.

Puisque nous arrivons aux natures mortes, nous devons regarder avec attention la toile de M. Monginot. M. Monginot est un des rares grands peintres et ordonnateurs que possède l'école française.

Ses compositions sont jetées avec ampleur; élève de M. Couture, il a su conserver une grande personnalité en ne prenant du maître que le procédé large et rapide. Son tableau représentant un nègre portant des fruits au milieu d'un luxe de victuailles, est d'une grande franchise de couleur et d'exécution.

Nous passons certains portraits officiels pour parler d'un peintre polonais, M. Matejko, élève de l'école de Beaux-Arts, de Cracovie.

Ce tableau représente le prêtre *Skarga* prêchant devant la diète de Cracovie, en 1592, dans la cathédrale de Cracovie, en présence de Sigismond III, roi de Pologne et de la reine Anne de Jagellon, de la princesse Ostrag, de l'archevêque Karn Koski, de Hippocz Pociej, archimandrite de Kiew, de Jean Lamojski, connétable et grand chancelier du royaume, du légat des papes, des ambassadeurs d'Autriche et de Suède, et des opposants à la jonction des couronnes de Pologne et de Suède, Nicolas Lebrydowski, grand maréchal de la couronne, Tamugsz, Baczíwitt et Stanislas de Zmigrod Stadwick, etc.

Cette peinture a des qualités d'une grande valeur, c'est un vrai tableau d'histoire par l'exactitude et le caractère des figures, qui sont rendus avec une sauvage précision. Que manque-t-il à ce tableau? Sinon « l'effet et la couleur », l'absence de grandeur est par trop visible ; mais malgré ces défauts les qualités l'emportent tellement que nous devons admirer sans restriction.

HYX.

Journaux et Revues recommandés.

ALBÉRIC SECOND
ET
LE SPIRITISME

. . . .

Ceux qui nous font l'honneur de nous lire savent, a n'en pas douter, que nous professons un septicisme radical à l'endroit du Spiritisme, des spirites et des médiums.

— Montrez-nous des faits, disions-nous à ceux qui s'efforçaient de nous convertir à leurs théories et à leurs doctrines.

Et attendu qu'on ne nous donnait aucune preuve concluante, nous persistions dans la négation et dans la raillerie.

Avant tout, celui qui signe ces chroniques est un écrivain de bonne foi; aussi se croit-il obligé de ne point mettre la lumière sous le boisseau. Qu'on tire de son récit telles conséquences qu'on voudra, ce n'est pas son affaire. Semblable au président d'une cour d'assises, il va se borner à reproduire les faits dans un résumé rapide, impartial, laissant à ses lecteurs le soin de prononcer un verdict à leur gré.

Il y a environ trois mois, M. Émile T..., bien connu sur le boulevard des Italiens et à la Bourse, me dit un matin :

— Voulez-vous m'accompagner à Belleville?

— Qu'est-ce que vous allez faire si loin?

— Voir une femme extraordinaire dont on m'a beaucoup parlé.

— Une somnambule?

— Non.

— Une diseuse de bonne aventure?

— Pas davantage.

— Un médium?

— Oui; et l'on assure qu'il n'y en eut jamais de pareil.

— Je vous souhaite bien du plaisir. Lorsque je fais le voyage de Belleville, c'est uniquement pour voir mes bons amis Porcher et Mélingue.

Peu de jours après notre conversation, je rencontrai M. Émile T...

— Eh bien? lui dis-je.

— Eh bien! répondit-il, on avait raison; c'est extraordinaire.

— Qu'avez-vous vu?

— Une manière de paysanne, récemment descendue des montagnes du Jura. Vous lui adressez une question. Un alphabet est posé sur une table et elle promène son doigt sur les lettres de cet alphabet jusqu'au moment où l'un des pieds de la table frappe le plancher. Elle s'arrête alors et vous écrivez la lettre indiquée, après quoi elle recommence sa manœuvre. Les mots se forment et les phrases s'alignent rapidement.

— Et vous avez obtenu des réponses?

— Renversantes.

— Cette femme vous connaît sans doute.

— C'est impossible.

— Hum! c'est surtout dans ces sortes de matières que le mot impossible n'est pas français.

— Mais si ses prédictions se réalisent, que direz-vous?

— Attendons d'abord qu'elles soient réalisées. A propos, faudra-t-il que vous attendiez longtemps?

— Non; je saurai à quoi m'en tenir le 28 mai prochain.

— Pourquoi le 28 plutôt que le 29 ou le 30?

— Parce que c'est le jour fixé pour le *derby* de Chantilly.

— Auriez-vous donc demandé le nom du vainqueur du Jockey-club?

— Juste.

— Qu'a-t-elle répondu?

— Elle a évoqué l'Esprit de X..., l'un de nos plus célèbres sportsmen, et après quelques secondes d'hésitation, j'ai vu son index s'arrêter successivement :

Sur un G, sur un O, sur un N, sur un T, sur un R, sur un A, sur un N.

— Cela fait *Gontran*, si je ne me trompe.

— Précisément, Gontran.

— Existe-t-il donc un cheval de ce nom parmi les concurrents engagés?

— A dire vrai, je n'en sais rien; mais s'il y en a un, vous pouvez compter que c'est pour lui seul que je parierai.

Or, dimanche dernier, c'était le 28 mai, le *derby* de Chantilly a été couru ce jour-là et le vainqueur est *Gontran*, de l'écurie du major Fridolin (pseudonyme hippique de MM. Charles Laffitte et Nivière).

Les faits que je viens de raconter sont connus d'un grand nombre de personnes dans le monde de la Bourse. M. Émile T... a été amplement récompensé par le résultat de sa confiance absolue dans les prédictions de la paysanne du Jura, et ceux de ses amis qui partagèrent sa foi ont également réalisé de beaux bénéfices (1). Et dire que votre serviteur a négligé une si rare occasion de gagner à coup sûr, et sans se donner de mal, mille ou quinze cents louis qui eussent été les bienvenus! Est-ce assez bête?

Telle est la première histoire que nous avons annoncée au début de cette chronique; la deuxième est bien plus surprenante encore.

Tous les éditeurs et tous les amateurs de musique de Paris connaissent M. N.-G. Bach, élève de Zimmermann, premier prix de piano du Conservatoire, au concours de 1819, un de nos professeurs de piano les plus estimés et les plus honorés, arrière-petit-fils du grand Sébastien Bach, dont il porte dignement le nom illustre.

Informé par notre ami commun, M. Dollingen, administrateur du ***Grand Journal***, que l'appartement de M. N.-G. Bach avait été le théâtre d'un véritable prodige dans la nuit du 5 mai dernier, j'ai prié M. Dollingen de me conduire chez M. Bach, et j'ai été accueilli, au nº 8 de la rue Castellane, avec une exquise courtoisie. Inutile d'ajouter, je pense, que c'est après avoir obtenu l'autorisation expresse du héros de cette histoire merveilleuse que je me permets de la raconter à mes lecteurs.

Le 4 mai dernier, M. Léon Bach, qui est un curieux doublé d'un artiste, apporta à son père une épinette admirablement sculptée. Après de longues et minutieuses recherches, M. Bach découvrit sur une planche intérieure l'état civil de l'instrument; il date du mois d'avril 1564, et c'est à Rome qu'il a été fabriqué.

M. Bach passa une partie de la journée dans la contemplation de sa précieuse épinette. Il y pensait en se couchant; lorsque le sommeil vint fermer sa paupière, il y pensait encore.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il ait eu le songe suivant :

Au plus profond de son sommeil, M. Bach vit apparaître au chevet de son lit un homme « qui avait une longue barbe, des souliers arrondis par le bout, avec de grosses bouffettes dessus, une culotte très-large, un pourpoint à manches collantes avec des crevés dans le haut, une grande collerette autour du cou et coiffé d'un chapeau pointu à larges bords. »

Ce personnage se baissa vers M. Bach et lui tint ce discours :

« — L'épinette que tu possèdes m'a appartenu. Elle m'a souvent servi à distraire mon maître le roi Henri III. Lorsqu'il était très-jeune, il composa un air avec paroles qu'il se plaisait à chanter et que je lui jouai bien des fois. Cet air et ces paroles il les composa en souvenir d'une femme qu'il rencontra dans une partie de chasse et dont il devint amoureux. On l'éloigna de lui; on dit qu'elle fut empoisonnée et le roi en eut une grande douleur. Chaque fois qu'il était triste, il fredonnait cette romance. Alors, pour le distraire, je jouais sur mon épinette une sarabande de ma composition qu'il aimait beaucoup. Aussi je confondais toujours ces deux morceaux et je ne manquais pas de les jouer l'un après l'autre. Je vais te les faire entendre. »

Alors l'homme du rêve s'approcha de l'épinette, fit quelques accords et chanta l'air avec tant d'expression, que M. Bach se réveilla tout en larmes. Il alluma une bougie, regarda l'heure, constata qu'il était deux heures après minuit et ne tarda pas à s'endormir de nouveau.

C'est ici que l'extraordinaire commence.

Le lendemain matin, à son réveil, M. Bach ne fut pas médiocrement surpris de trouver sur son lit une page de musique couverte d'une écriture très-fine et de notes microscopiques. C'est à peine si, avec l'aide de son binocle, M. Bach, qui est très-myope, parvint à se reconnaître au milieu de ce griffonnage.

L'instant d'après, le petit-fils de Sébastien s'asseyait à son piano et déchiffrait le morceau. La romance, les paroles et la sarabande étaient exactement conformes à celles que l'homme du rêve lui avait fait entendre pendant son sommeil!

Or, M. Bach n'est pas somnambule; or, il n'a jamais écrit un seul vers de sa vie et les règles de la prosodie lui sont complétement étrangères.

Voici le refrain et les trois couplets tels que nous les avons copiés sur le manuscrit. Nous leur conservons leur orthographe qui, disons-le en passant, n'est nullement familière à M. Bach :

J'ay perdu celle
Pour quy j'avais tant d'amour;
E le sy belle
Avoit pour moy chaque jour
Faveur nouvelle
Et nouveau désir.
Oh! ouy sans elle,
Me faut mourir!

Un jour pendant une chasse lointaine,
Je l'aperçus pour la première fois.
Je croyois voir un ange dans la plaine
Lors je devins le plus heureux des roys!

Je donnerois certes tout mon royaume
Pour la revoir encor un seul instant;
Près d'el e assis dessous un humble chaume
Pour sentir mon cœur battre en l'admirant.

Triste et cloistrée, oh! ma pauvre belle,
Fut loin de moy pendant ses derniers jours.
Elle ne sent plus sa peine cruelle;
Icy bas, hélas! je souffre toujours.

Dans cette romance plaintive, ainsi que dans la sarabande joyeuse qui la suit, l'orthographe musicale n'est pas moins archaïque que l'orthographe littéraire. Les *clefs* sont faites autrement qu'on a l'habitude de les indiquer de nos jours. La basse est écrite dans un ton et le chant dans un autre. M. Bach a eu l'obligeance de me faire entendre ces deux morceaux, qui sont d'une mélodie simple, naïve et pénétrante. Au reste, nos lecteurs ne tarderont pas à pouvoir les juger en connaissance de cause. Ils sont entre les mains des graveurs et paraîtront dans le courant de la semaine, chez l'éditeur Legouix, boulevard Poissonnière, nº 27.

Le journal de l'Estoile nous apprend que le roi

(1) Tous les Spirites savent que tel n'est point le but de notre doctrine, et les spéculateurs qui se lanceraient dans cette voie dangereuse risqueraient fort de marcher à la ruine. Nous connaissons personnellement le médium que M. Albéric Second appelle une paysanne du Jura, et nous lui avons vu obtenir de formidables révélations. Aussi sommes-nous convaincu que si elle s'est prêtée à une opération de cette nature, c'est qu'elle y a été provoquée dans un but plus élevé que celui que se proposait M. T...

Au surplus, depuis quelque temps, les manifestations typtologiques prennent une voie nouvelle; d'importants et nombreux médiums, aptes à ces phénomènes, se révèlent chaque jour, et nous avons tout lieu d'espérer, qu'après un certain temps d'arrêt, le Spiritisme s'élancera plus vivement que jamais à la conquête des grandes intelligences de ce siècle.

A. D'A.

Henri III eut une grande passion pour Marie de Clèves, morte, à la fleur de l'âge, dans une abbaye, le 15 octobre 1574. Ne serait-ce pas « la pauvre belle triste et cloistrée » dont il est fait mention dans les couplets? Le même journal nous apprend aussi qu'un musicien italien, nommé Baltazarini, vint en France à cette époque et qu'il fut un des favoris du roi. L'épinette a-t-elle appartenu à Baltazarini? Est-ce l'Esprit de Baltazarini qui a écrit la romance et la sarabande ? — Mystère que nous n'osons pas approfondir (1).

. . . .

ALBERIC SECOND (*Grand Journal* du 4 juin).

Apparition du capitaine Speke.

L'évêque de Bath, passant à pied par une des rues de cette ville pour aller dîner chez son premier vicaire, rencontra le capitaine Speke, le célèbre explorateur africain. Il s'arrêta, causa avec lui et le voyant pâle et indisposé, il le pria de venir dîner chez son ami le vicaire, qui serait heureux de faire sa connaissance. Le capitaine promit de s'y rendre, mais après l'avoir attendu pendant quelque temps, on se mit à table sans lui. L'évêque apprit le lendemain que dans la même heure où il avait rencontré le capitaine, ce dernier avait péri à la chasse victime d'un accident. L'évêque de Bath ne passe pas précisément pour être un visionnaire; si donc ce n'avait pas été l'Esprit du capitaine Speke, il faudrait admettre deux coïncidences remarquables : — d'abord que l'évêque aurait rencontré quelqu'un ressemblant exactement au capitaine, et qu'il aurait causé avec lui sans s'apercevoir de son erreur ; puis, que cette rencontre eût eu lieu à la même heure, où le capitaine avait péri.

(*The spiritual Times*).
Traduit par J. MITCHELL.

PENSÉES SPIRITES

Je suis rempli de crainte et de respect pour ces êtres frêles et nerveux qui vivent d'électricité et semblent lire dans les mystères du monde surnaturel.

GEORGE SAND.

Le somnambulisme lucide est le réveil de l'âme.

Le fluide magnétique est la vie.

Plongé dans un sommeil factice, l'homme voit à travers les corps opaques, à de certaines distances.

Le Père LACORDAIRE.

S'il existe au monde une science qui rende l'âme visible, c'est sans contredit le magnétisme.

ALEX. DUMAS.

L'*Ame émane de Dieu*, comme la lumière émane du feu, le parfum de la fleur.

Le progrès est la gravitation de l'âme vers Dieu.

Pour extrait : AL. DELANNE.

L'Esprit parleur de la famille X***

Paris, 28 avril 1865.

Monsieur Alis d'Ambel, à Paris.

Sous ce titre : *Un Esprit parleur*, la Revue spirite, dans son numéro de juin 1860, publia, d'après le *Spiritual magazine* de Londres, une histoire tellement surprenante, dit le narrateur, qu'il lui avait fallu un témoignage plus qu'ordinaire pour y ajouter foi.

A quelques erreurs de détail près, la narration de M. Hall, l'auteur de l'article dont il s'agit, est d'une exactitude irréprochable; mais est-elle suffisamment complète au point de vue des enseignements que la science du Spiritisme peut tirer d'un fait aussi remarquable? c'est, Monsieur, ce que vous aurez à décider, dans votre sagesse, si tant est que vos travaux vous permettent de lire les quelques pages que j'ai l'honneur de vous adresser.

Allié de très-près à la famille visitée par Gaspard, l'une des jeunes filles dont parle M. Hall est devenue ma belle-sœur; il m'a été facile d'obtenir, sur les manifestations dont elle a été l'objet, tous les éclaircissements qui m'ont paru désirables.

C'est sous la dictée de ces deux jeunes filles, aujourd'hui des femmes aussi respectables par leurs vertus que par leur rare intelligence, que j'ai écrit les faits qui se rapportent aux communications de Gaspard. Je ne sais si je m'abuse, mais je pense qu'elles sont de nature à intéresser tous ceux qui cherchent dans la philosophie spirite une consolation ou une espérance.

Vous aurez deviné, Monsieur, le motif qui m'a engagé à couvrir du voile de l'anonyme le nom de la famille X... Ces dames habitent la France et elles redoutent une curiosité indiscrète qui pourrait troubler leur repos. Je n'ai fait d'ailleurs que leur obéir en les désignant par des initiales.

Recevez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de ma profonde considération.

PRINCE.

A quelques kilomètres d'un petit port de mer, situé sur la Manche, on remarquait, il y a une quarantaine d'années, au point de jonction de deux canaux dont l'un coule du nord au sud, et l'autre de l'est à l'ouest, une maison de campagne dont une des façades parallèle au premier de ces deux canaux, n'en était séparée que par une verte pelouse qui s'étendait jusqu'à la berge.

D'un côté de cette maison et à quelque distance, on rencontrait une oseraie; de l'autre, mais à une plus grande distance se trouvait un petit bois formant un taillis.

Voici quelle était la distribution de cette maison.

En se plaçant sur la berge du canal et faisant face à la maison, on remarquait à gauche au rez-de-chaussée, une petite écurie séparée par la cage de l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur, une grande pièce fermée par des portes vitrées donnant sur les deux façades, puis tout à fait à droite un office communiquant avec cette grande pièce et avec une salle à manger ayant vue sur les jardins situés sur le côté opposé. Derrière l'écurie et donnant également sur les jardins, se trouvait la cuisine.

A l'étage au-dessus de la petite écurie et prenant vue sur le canal, une chambre à coucher communiquant avec une seconde chambre située au-dessus de la cuisine, un vaste palier, un grand salon dont les croisées étaient ouvertes sur les jardins et sur le canal, puis enfin à l'extrême droite, une chambre à coucher placée au-dessus de la salle à manger attenante à un cabinet situé au-dessus de l'office.

Entre la façade de la maison et la berge, aucun obstacle qui pût intercepter la vue jusqu'au delà du canal.

Or, vers cette époque, c'est-à-dire en 1821, une respectable famille anglaise que de graves intérêts avaient conduite sur le continent était venue habiter cette maison.

Cette famille se composait de M. X***, de Mme X***, femme d'une remarquable piété, et dont l'ardente charité s'étendait à toutes les douleurs, à toutes les misères qui l'entouraient; de deux jeunes personnes l'une Mlle A***, âgée d'environ 16 ans, l'autre Mlle C***, âgée de 19 ans, toutes les deux, élevées dans les principes les plus rigoureux du protestantisme, toutes les deux animées des mêmes sentiments que leur excellente mère, et professant pour toute dissimulation, pour tout mensonge, quelque innocent qu'il pût paraître, une horreur qui ne s'est jamais démentie jusqu'à ce jour; enfin d'un jeune enfant de quatre à cinq ans qui, aujourd'hui, occupe une très-haute position dans une des plus riches colonies de l'Angleterre.

Trois domestiques étaient attachés au service de la maison, dont la garde était en outre confiée à d'énormes chiens, dont un, entre autres, se faisait redouter par sa férocité, même des visiteurs les plus assidus et des amis les plus intimes de M. X***.

Les choses étaient en cet état, lorsque par une belle soirée d'été, M. X*** se mit en devoir de reconduire à quelque distance de son habitation un de ses jeunes amis, qui fréquemment venait le visiter.

Pour s'épargner un long détour afin d'atteindre un point qui se trouvait assez éloigné, on détacha un batelet fixé à la berge, et bientôt l'on atteignit la rive opposée. Le soleil était couché et les vagues lueurs du crépuscule commençaient à donner à tous les objets environnants ces formes indécises qui prêtent tant aux jeux d'une imagination active. Mais M. X***, voyageur intrépide, d'un caractère ferme, ancien officier de la flotte n'était point homme à se laisser abuser par de fantastiques visions. Il suivait donc la route qui conduisait à la ville en conversant avec son ami, lorsque, par aventure venant à tourner la tête, il aperçut derrière lui comme une très-vive lueur qui brillait dans la direction de sa maison. Surpris, il serre à la hâte la main de son ami et revient rapidement sur ses pas.

A peine avait-il parcouru quelques centaines de mètres qu'il aperçoit, assis sur un tertre peu élevé et sur le bord du chemin qu'il venait de parcourir, un personnage de haute stature, enveloppé dans les plis d'un large manteau et la tête couverte du sombrero espagnol. M. X*** avance et salue l'inconnu d'un amical bonsoir. Celui-ci lève la tête, découvre sous une chevelure noire et bouclée, un visage pâle et bronzé, jette un regard hautain et dédaigneux sur M. X*** qui, à quelques pas de là, ne se rendant pas compte de l'incivilité de l'inconnu, se retourne par un mouvement de curiosité fort explicable, et reste stupéfait en ne voyant devant lui que le vide, rien autour de lui qu'une plaine vaste et nue, déserte et silencieuse.

M. X*** ne peut se défendre d'un sentiment pénible; il précipite ses pas, traverse le canal, entre dans l'appartement où se trouvent réunis sa femme et ses enfants, et sa première parole est de dire : « J'ai vu un revenant ! *I saw a ghost!* » On rit, on rit aux éclats; mais le père de répliquer très-sérieusement : « J'ai vu un revenant ! »

Le lendemain de cette aventure, le revenant était déjà oublié, et lorsque l'heure du coucher fut arrivée, les demoiselles X***, après avoir mis au lit leur jeune frère, et en attendant qu'il s'endormît, se tenaient appuyées sur le bois de la petite couchette, s'entretenant, rieuses comme l'on est à leur âge, des choses les plus futiles, lorsqu'un coup frappé sur le bois du lit se fait entendre. Quoique par suite de la forte éducation qu'elles avaient reçue, elles fussent peu accessibles à de vaines terreurs, elles ne purent se défendre d'un mouvement d'effroi, et, gardant le plus profond silence dans la crainte de réveiller l'enfant à demi endormi, qui semblait n'avoir rien entendu, ce fut, pâles et tremblantes, qu'elles se rendirent dans l'appartement de leurs parents à qui elles racontaient d'une voix émue ce qui venait de se passer.

Il n'y avait dans la chambre d'autres meubles que le lit et une chaise ; pas de rideaux; aucun endroit où l'on pût se cacher. Seulement un placard peu profond était pratiqué dans l'épaisseur du mur.

Un ou deux jours se passent. Le vent soufflait avec violence; une pluie torrentielle battait la terre; c'était encore vers la même heure de la nuit. Les demoiselles X***, après avoir élevé leur âme à Dieu, se disposaient à se coucher, lorsque soudain, au-dessous de leurs croisées, prenant vue sur le canal, ainsi que nous l'avons fait remarquer, des cris aigus, suivis de sourds gémissements, se font soudainement entendre et dominent le bruit de la tempête.

(*La suite au prochain numéro*)

(1) Nous tenons pour très-authentique ce récit qui nous a été confirmé par l'honorable M. Bach ; quant au phénomène de l'*écriture directe*, il est trop connu de nos lecteurs pour que nous en donnions une plus ample explication. A. D'A.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.